



Couple cherche jeune homme

Lewis Chambard



C'est un salon très luxueux, chargé, alourdi de meubles, de tapis et d'objets qui clament haut-et-fort la classe sociale à laquelle mes hôtes appartiennent. Ici, pas question de bon goût ni d'harmonie. La seule splendeur recherchée est celle de l'accumulation des richesses. Chaque chose ici crie sa solitude, son étouffement dans ce décor où des tableaux de peintres illustres côtoient les babioles les plus hideuses – mais hors de prix, sans doute.

La femme me fait asseoir sur le fauteuil le plus éloigné de la porte, à côté de la grande fenêtre. Elle s'installe dans le fauteuil opposé tandis que son mari se place sur celui du milieu. Les fauteuils sont positionnés sur le même axe, de sorte que si nous pouvons tout-à-fait nous regarder dans les yeux, nous pouvons aussi éviter tout contact visuel d'une manière qui semble naturelle – en fixant le mur et les étagères face à soi. Au début, c'est ce que je fais.

— Merci d’avoir répondu si vite, me dit la femme.

Je dis : je vous en prie.

Elle dit : vous prendrez bien un verre de gin.

Sur une petite table derrière son fauteuil, il y a une bouteille de gin et deux verres de cristal.

Elle dit : mon mari ne boit pas.

Il dit : ça m’assomme.

Je regarde les étagères face à moi. On a placé au sommet de l’une d’elles une cloche de verre assez haute sous laquelle sont entremêlées des sortes de branches d’arbres. Entre leurs feuilles, se tiennent deux moineaux, immobiles l’un contre l’autre.

— Il s’agit d’un des plus vieux automates encore en état de marche, me dit la femme. Il date du XVIIIe, je crois. Robert, va l’activer.

Le mari se lève, va jusqu’à l’automate et tourne une petite clé qui enclenche le mécanisme. Les moineaux se mettent à sauter de branche en branche en battant des ailes, sautillent durant quelques minutes à la même vitesse avant de ralentir progressivement pour retourner à leur place initiale, cachés par les feuillages.

Pendant que j’observais ce spectacle, la femme s’est levée et m’a apporté un verre de gin.

Elle redit : merci d'avoir répondu si vite.

Je hoche la tête, bois mon verre.

Elle ajoute, avec un sourire malicieux : c'est moi qui ai rédigé l'annonce. C'était comme un exercice de style. J'en suis très fière.

Je lui dis que son annonce était très réussie, que je n'avais pas imaginé qu'elle avait été écrite par une femme.

L'annonce disait : « COUPLE CHERCHE JEUNE HOMME CHATAIN 18/27 ANS MINCE PETIT CUL ROND BONNE QUEUE POUR MONSIEUR 52 ANS. »

Elle se lève, me ressert en gin, retourne s'asseoir et boit son propre verre.

— Robert est intenable, elle dit en riant, il faisait fuir tous les employés.

Robert rit de concert.

Il dit : oui, c'est vrai.

Ils rient tous les deux.

Elle dit : Robert est très faible, vous savez.

Il dit : misérable, oui.

Elle me dit : vous verrez. Regardez-moi.

J'avais évité de croiser leurs regards jusqu'à présent. Je tourne la tête vers elle. Elle est grande, porte une robe de velours d'un gris passé qui s'arrête au-dessus de ses genoux, dévoilant de longues jambes fines et osseuses. Ses

cheveux, très courts, sont d'un blond cendré. Le bleu de ses yeux est d'une transparence prodigieuse. Elle a une cinquantaine d'années. Son front est strié de rides sèches. Autour de ses yeux, de longues pattes d'oie s'étirent sans relâche. Ses joues sont creuses, son menton légèrement tombant. Je devine chez elle une beauté qui n'a commencé que récemment à s'atténuer, à disparaître. Je ne regarde pas Robert.

Elle demande : c'est ce que vous faites pour vivre ? Vous répondez à ce genre de petites annonces pour obtenir quelque rémunération ?

Je réponds : oui. Je n'ai jamais su quoi faire de moi, de ma vie. Je ne sais pas.

Elle rit, elle dit : c'est pour ça que j'écris, moi.

Elle rit encore.

— Je suis rentière, elle reprend, vous comprenez ? Je ne me suis jamais posé de question à propos de l'argent. Quand j'étais enfant, ma famille et celle de Robert ont conclu un accord, et nous nous sommes retrouvés mariés peu de temps après notre majorité. Je ne me suis donc jamais posé la moindre question à propos de l'amour, non plus, et...

Elle s'interrompt.

Elle dit d'un ton brusque : Robert, qu'est-ce que tu attends ? On ne le paie pas à m'écouter radoter.

Robert demande pardon, se lève, s'approche de moi.

Elle reprend : vous voyez, je passe mon temps à écrire. Mais je n'ai rien à écrire.

Tandis qu'elle parle, Robert se place debout derrière mon fauteuil, commence à me caresser les cheveux, le front, les joues, la nuque. Elle se lève et vient me resservir en gin, puis retourne s'asseoir.

— Allez, Robert, soupire-t-elle.

Robert contourne le fauteuil, commence à palper mon torse, puis de nouveau la nuque, le visage.

Elle dit : on se passerait de préliminaires, mais peu importe. Vous connaissez Flaubert ?

Je dis que le nom m'est familier, mais que je ne sais plus. Maintenant, Robert caresse mes cuisses, remonte vers le sexe, tourne autour.

— Vous bandez sur commande ? elle demande.

— Oui.

— Bien. Déboutonnez votre pantalon, c'est à peine s'il y parvient avec les siens.

Je déboutonne le pantalon.

— Où en étais-je ?

— Flaubert, vous parliez de Flaubert.

— Ah oui, Flaubert.

Robert caresse mon sexe à travers mon caleçon. Je bande consciencieusement.

Elle reprend : Flaubert a eu une grande obsession, dans sa vie : écrire le livre sur rien.

Robert a baissé mon caleçon, brandit mon sexe entre ses mains. Il le contemple. Elle, elle me regarde dans les yeux.

Elle dit : il voulait construire le rien avec des mots. C'était une recherche rigoureuse, méticuleuse, la quête de toute une vie. Tenez, Madame Bovary, avec tous ces personnages creux, cet ennui qui vous prend à la lecture, qui vous étouffe... Il lui arrivait de passer des semaines sur une même phrase, qu'il allait scander dans son gueuloir pour essayer d'atteindre par le langage cette perfection... presque... nihiliste, oui. C'était leur truc, à l'époque. Faire de la littérature, comme l'écrivait Mallarmé, un « Aboli bibelot d'inanité sonore », quelque chose qui s'annule, en somme. Faire de la littérature un écho à cette vacuité totale de l'existence. Lisez Lautréamont, vous verrez. Vous n'avez plus de gin.

Elle se lève, me ressert en gin tandis que Robert me branle, me lèche, me suce. Elle retourne s'asseoir.

Elle dit : il n'y est jamais parvenu, Flaubert. Ce vide, ç'a été son obsession, il en a puisé une esthétique, mais il n'a jamais pu n'en exprimer que des

applications concrètes – cette fatuité universelle que l’on retrouve d’œuvre en œuvre, dans la bouche d’un Homais, dans les échecs de Bouvard et Pécuchet –, il n’a jamais pu que bâtir, encore, quand il voulait effacer, quand il cherchait à déceler l’essence et la substance du vide.

Elle demande : vous sucez ?

Je dis que je fais tout.

Elle dit : vous savez, Robert n’est plus très performant de ce côté-là. Je crois qu’il vaudrait mieux s’abstenir.

Robert, toujours, alterne entre les moments où il me masturbe et ceux où il savoure mon sexe. Parfois il s’arrête et le scrute d’un air songeur durant quelques instants, immobile.

Elle dit : Robert aime la bite, c’est un fait.

Elle boit son verre, se ressert.

Elle dit : moi, ce que j’écris, c’est précisément dans ce vide. C’est ce vide. Je crois que j’ai surpassé Flaubert. Je crois que je suis un génie.

Je bois une gorgée de gin qui vient brûler mes entrailles déjà agressées par le trop-plein d’alcool bu en quelques minutes, à jeun. Une nausée me prend, avec un hoquet. Je tréssaille.

— Vous allez éjaculer ? elle demande.

— Non. Mais je le peux.

Elle dit : Robert aimerait que vous le fassiez sur son visage. Je vous demanderai de faire attention à mon tapis, c'est tout.

Je dis : d'accord. Dîtes-moi quand je dois le faire.

Elle demande : Robert ?

Il dit : oui.

Il lâche mon sexe, s'accroupit au sol. Je me lève. Je me masturbe au-dessus de son visage qu'il a levé vers moi, bouche ouverte.

— Voudriez-vous lire ce que j'écris ? elle me demande.

— Je n'y tiens pas.

— Vous avez raison, elle dit. C'est très chiant.

Je jouis.

Mon sperme atterrit en rafales sur le visage offert de Robert.

Face à moi, la femme qui lève le coude au-dessus de sa tête pour vider son verre d'un trait.

Qui rit de manière étouffée, en fausset.